

de produire ses preuves, d'indiquer ses sources. On commencera par la *vérité obligatoire*, et l'on arrivera au *règne de la vérité*, qui sera celui de la justice, de la vraie fraternité, de la paix publique.

Pour en revenir au sujet qui nous occupe, veux-tu savoir pauvre peuple, à quel point on t'a trompé en te faisant croire ce que tu crois ? Je prends un des plus érudits et à la fois un des avocats les plus convaincus, on pourrait même dire les plus passionnés de la cause populaire, Augustin Thierry. Dans son *Essai sur l'histoire du tiers-état*, il écrit ceci :

« Le tiers-état (c'est-à-dire la roture) se trouvait tenir la presque totalité des offices de l'administration civile jusqu'aux plus élevés, jusqu'à ceux qu'on a depuis désignés par le ministère. C'était de la classe plébéienne qu'au moyen de grades universitaires et d'épreuves plus ou moins multipliées, sortaient le chancelier garde des sceaux, le secrétaire d'Etat, les maîtres des requêtes, les procureurs du roi, tout le corps judiciaire... Pareillement dans l'administration des finances, les fonctionnaires de tous rangs, trésoriers, surintendants, intendants, receveurs généraux et particuliers étaient pris parmi les bourgeois lettrés. »

Donc, le peuple était quelque chose avant 93, puisqu'il occupait toutes sortes de places, depuis les plus humbles jusqu'aux plus honorables. Grâce aux nombreuses universités que possédait alors la France, tout le monde pouvait acquérir l'instruction nécessaire pour occuper ces places.

« Au seizième siècle, dit le même auteur, M. Augustin Thierry, l'ambassadeur de la République de Venise écrivait à son gouvernement que la seule Université de Paris comptait plus de 15,000 étudiants. Il observe que les étudiants pour la plupart sont très pauvres et vivent des fondations faites par les villes, les nobles et le clergé. »

Donc le peuple n'était pas systématiquement écarté des écoles, puisque « les villes, les nobles et le clergé » payaient des bourses pour faire élever les enfants pauvres. Ce qu'on fait aujourd'hui et qu'on donne comme nouveau, comme l'œuvre et l'invention de l'esprit libéral et démocratique moderne, tout cela existait avant 93, et était pratiqué dans toute l'étendue de la France par les villes, les nobles et le clergé.

Faut-il citer les noms propres et montrer comment, à toutes les époques de notre histoire nationale, le peuple a pu arriver aux emplois, aux honneurs, à l'immortalité ?

« A toutes les époques, observe un vaillant journaliste, M. E. Porfimer, nous trouvons des personnages de roture à la tête de la direction des affaires publiques. Sous Charles VII, Jacques Cœur et les frères Bureau, créant les finances et l'armement; Louis XI avait ses conseillers, qu'il appelait ses *compères*, tous sortis du peuple. »

« Au fur et à mesure que la civilisation se développe nous voyons se multiplier dans les hautes fonctions de l'Etat, et dans la direction des œuvres de l'intelligence, des titulaires sortis des rangs du peuple et venant prendre place du plain-pied parmi les plus hauts et les plus anciennement titrés. »

« Voyons, par exemple, sous le règne de Louis XIV, le règne le plus glorieux pour la France, voyons jusqu'à quel point ce grand roi allait chercher dans les rangs plébéiens ses conseils, ses guides, et les hommes dont il fit l'ornement de son règne :

« Sur la liste des secrétaires d'Etat, avant et depuis la mort de Mazarin, on relève à première vue les noms suivants : Bonthiller, Fonquet, les trois Le Tellier, les quatre Colbert, les Philippeaux, Le Peletier, Chamillard, etc.; dans l'armée, les maréchaux Fabert et Catinat; les chefs d'escadre Duquesne et Duguay-

Trouin; dans les lettres, Corneille, Pascal, Molière, Racine, La Fontaine, Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Massillon, saint Vincent de Paul, La Bruyère, Arnaud, Nicole, Donat; dans les arts, Le Poussin, Lesueur, Le Lorrain, Philippe de Champagne, Lebrun, Puger. Dans cette pléiade, plusieurs furent anoblis par Louis XIV, MAIS TOUS SORTAIENT DU PEUPLE. »

Donc, avant 93, le peuple pouvait parvenir tout aussi bien que de nos jours. Et comment parvenait-il ? Par le travail, l'étude, l'honnêteté, la probité. De notre temps, au contraire, on ne regarde pas aux moyens, on parvient pour rien, sans aucun mérite. Un article de journal, un discours retentissant, un duel, un mauvais procès, en voilà assez pour vous faire député, consul, ambassadeur, chef d'Etat.

Réfléchis donc, pauvre peuple, et au lieu de croire encore aux phraseurs, aux déclamateurs, ne crois plus qu'à l'histoire, ne crois plus qu'aux faits !

B.

LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE.

(Suite et fin.)

LA VRAIE EGALITÉ.

Oh ! comme mon cœur se dilate, moi un peu fier, en pensant que nous sommes tous égaux devant Dieu !

J'ai dit : moi un peu fier ; je n'aurais peut-être pas osé dire : un peu orgueilleux : l'orgueil est si laid qu'il faut le cacher !

J'ai dit : un peu fier : car je suis chrétien, et je sais, en cette qualité, ce que je vauz : *J'ai valu le sang d'un Dieu, sur la croix !*

Comme homme, j'ai péché en Adam, j'ai péché par moi-même, je ne vauz rien ; je ne soule avec moi-même de la boue, j'y consens ; hélas ! ce sera justice... seulement ce ne sera pas charité.

Comme chrétien, je suis membre de Jésus-Christ, et l'éclatante auréole qui rayonne sur le chef laisse découler jusque sur les membres sa magnificence et sa gloire : qu'on me respecte !

Ce ne sont pas quelques avantages naturels ou sociaux de plus ou de moins qui peuvent établir, entre mes frères et moi, une différence telle qu'aucun d'eux ait le droit de me croire une autre espèce que lui...

Nous sommes du même sang en Adam : quoique les uns soient montés et que les autres soient descendus, le niveau de l'égalité primitive s'étend encore sur la tête du patricien et du plébéien, du noble et du roturier : ou plutôt, le Christianisme n'a pas attendu la République pour fondre ces distinctions de naissance dans une naissance commune, la régénération de l'homme au baptême. Le christianisme est donc essentiellement la religion de l'Égalité !

Dieu a ses titres à lui, qu'il donnera dans le ciel et il les donnera à propos.

Quoi de plus gai et de plus consolant dans les froissements de l'amour-propre, que cette parole toute simple et toute chrétienne : « Vous n'êtes en réalité que ce que vous êtes devant Dieu ! dit saint François. »

LA VRAIE FRATERNITÉ.

Voyons la *Fraternité* par la grâce de Dieu, je l'ai vue, comme tout ce qui est divin, dans les pages de l'Évangile avant de la voir dans la devise de la République. Honneur à ceux qui nous la feront retrouver dans leur cœur, dans leurs actions, dans toute leur vie !

Mais qu'en pensez-vous mon frère ? Croyez-vous que